

Par Marion Vasseur  
Raluy

## Mathieu Cherkit, quand la peinture discute d'elle-même

Mathieu Cherkit donne toujours à voir un intérieur identique, la maison dans laquelle il vit, utilisant différents outils et techniques pour jouer inlassablement du même médium, la peinture. Invité à exposer dans le cadre du salon « Galeristes » dirigé par Stéphane Corréard au Carreau du Temple à Paris ce week-end (lire page 9), l'artiste y est représenté par la galerie Jean Brolly. Passé à deux reprises par le Salon de Montrouge, en 2008 puis en 2010, il a connu là un véritable tremplin avant d'intégrer cette galerie parisienne. Récemment, sa pratique a mûri, s'est libérée du poids des références. Elle embrasse désormais plus sereinement les sujets qui l'obsèdent, les formes, les couleurs et la matière.

Il va sans dire que l'actuel regain d'intérêt, chez les artistes et les commissaires, pour la question de la mise en scène de l'espace domestique n'est pas sans soulever des débats dans le monde de l'art contemporain. Des expositions récentes – comme « La vie domestique » au Parc Saint Léger à Pougues-les-Eaux en 2014 – ouvraient une discussion entre intimité et altérité en y associant les questions de représentations et de hiérarchie sociale. L'exposition questionnait le lieu de vie dans sa problématique à la fois sociale et politique. Nombreux sont les artistes contemporains à s'interroger et à s'intéresser à l'espace privé – lieu de confort ou d'aventure mais aussi de conflit intérieur et de repli – comme source de fascination et d'inspiration. D'emblée, l'œuvre de Mathieu Cherkit interroge les liens étroits à cette problématique. Il peint la maison familiale depuis plus de sept ans, revenant souvent dans les mêmes pièces, l'escalier, le grenier, la cuisine, la salle à manger. Le sujet est toujours lié au lieu de vie. Le peintre, dans ses quatre murs, se situe résolument à mi-chemin entre la zone de confort et l'économie de moyen. Il semble davantage chercher à parler de peinture qu'à construire une réflexion politique ou sociologique sur l'espace. Le lieu n'est qu'un prétexte à peindre. Pourtant, le sujet choisi souligne l'ambivalence de son travail. Entre l'aspect narratif des tableaux et les jeux formels auxquels il se livre, le spectateur ne pourra s'empêcher de s'inventer une histoire avec ses propres souvenirs et connaissances. Pour le peintre néanmoins, seul compte la composition et la structure de l'ensemble. La perspective tronquée est liée à ses conditions de production, sans recul, il est presque collé au lieu, le motif étant au plus près de son corps, de sa palette et de son pinceau. Les objets grossissent, se déforment en fonction du regard posé. Tout est passé au peigne fin, réorganisé et refaçonné. Du réel à la construction d'une image mentale, il réinvente le

LE PEINTRE,  
DANS SES  
QUATRE MURS,  
SE SITUE  
RÉSOLUMENT  
À MI-CHEMIN  
ENTRE LA ZONE  
DE CONFORT  
ET L'ÉCONOMIE  
DE MOYEN



Mathieu Cherkit,  
*The winter is coming*,  
2016, huile sur toile,  
162 x 97 cm.

l...

MATHIEU CHERKIT,  
QUAND LA  
PEINTURE DISCUTE  
D'ELLE-MÊME



Vue de l'exposition  
« Mathieu Cherkit,  
La balustrade », 2016,  
Galerie Jean Brolly,  
Paris.

LES RÉFÉRENCES  
À L'HISTOIRE  
DE L'ART  
CROISENT LES  
REPRÉSENTATIONS  
D'OBJETS  
DÉSUETS  
DU QUOTIDIEN  
ET DU CONFORT  
MODERNE

**SUITE DE LA PAGE 11**

lieu pour mieux jouer avec la matière. Il s'amuse à déplacer les objets pour composer et rythmer l'ensemble : une échelle bloquera la partie droite du tableau quand une plante cadrera le côté gauche. Cette notion d'amusement pour le regard est très marquée : « je trouve cette citation de Matisse très révélatrice de mon travail : "Un divan pour les yeux". Ma peinture se veut agréable, jouissive, et marrante à regarder ». Les tableaux sont des jeux de motifs. L'œil attrape ici et là des bribes d'informations en référence à des œuvres ou des courants de

l'abstraction : carré noir sur fond blanc dans la cheminée du salon, ou motif géométrique sur papier peint à fleurs des *seventies*. Les références à l'histoire de l'art croisent les représentations d'objets désuets du quotidien et du confort moderne. L'ensemble discute d'une peinture qui parle d'elle-même. Comme si les outils utilisés, raclette, pinceau, éponge, et les techniques restituées, épaisseur de la matière, couleur saturée, perspective tronquée, permettaient ce dialogue. Même quand il intègre la figure humaine dans *Solar Garden*, il prolonge cette discussion. Il peint le gisant d'Holbein allongé entre carottes et pommes de terre dans le jardin de sa maison. Il n'y suggère ni la souffrance ni la morbidité, mais la matière décomposée au sens picturale du terme, à travers le gisant jaunâtre et décrépi. L'artiste évoque ainsi sa relation à la lumière : « j'ai eu l'envie de peindre les cuivres de la cuisine de nuit. Tels les armures dans la peinture classique, je cherche à reproduire le reflet spécifique qui se trouve sur les casseroles à la nuit tombée ». Dans un jeu de va-et-vient entre ses projections construites de l'espace intérieur et les références à l'histoire de l'art, il compose ses toiles aux confluent de l'image mentale et du tangible. Au fond, en analysant les œuvres de Mathieu Cherkit, il semble dépeindre le réel à la manière d'un peintre abstrait.



Mathieu Cherkit,  
*Castle*, 2015, huile  
sur toile,  
170 x 210 cm,  
collection privée.

Texte publié dans  
le cadre du programme  
de suivi critique  
des artistes du Salon  
de Montrouge, avec  
le soutien de la Ville de  
Montrouge, du Conseil  
général des Hauts-de-  
Seine, du ministère de  
la Culture et  
de la Communication  
et de l'ADAGP.



**GALERISTES**, stand de la Galerie Jean Brolly (Paris), ouvert au public les 10 et 11 décembre 2016, Carreau du temple, 4 Rue Eugène Spuller, 75003 Paris, <http://galeristes.fr/>  
**L'ŒIL DU COLLECTIONNEUR**, du 10 décembre 2016 au 26 mars 2017, Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg, 1 place Jean Arp, 67000 Strasbourg, <http://www.musees.strasbourg.eu/>